

La christologie à travers l'œuvre de Bernanos, Mauriac et Claudel

Naeimeh FARAHNAK*

Docteur ès lettres, Unité des Sciences et de la Recherche, Université Azad Islamique

Résumé : Après la Première Guerre mondiale, plusieurs auteurs catholiques comme François Mauriac, Paul Claudel et Georges Bernanos cherchent à exprimer leur sensibilité chrétienne dans leurs œuvres. En réalité, le débat sur la question des rapports entre christianisme et littérature a mobilisé les intellectuels d'entre-deux-guerres. Aussi, ces années furent-elles un véritable âge d'or pour les auteurs chrétiens. Les thèmes qui caractérisent les œuvres des pionniers christiques de cette période répondent aux exigences religieuses et aux préoccupations de l'époque : la vocation, la grâce, le péché mais aussi la solitude, l'agonie, la mort etc Georges Bernanos, Paul Claudel et François Mauriac figurent parmi les écrivains les plus importants du XXe siècle qui ont cherché à faire renaître la chrétienté dans un monde qui a perdu ses couleurs et ses bases religieuses. En incarnant les thèmes religieux dans la vie de leurs personnages principaux, ils ont réussi à montrer la souffrance de l'humanité dans un monde sans Dieu. *Le Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos ainsi que *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel et *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac sont enrichis par des thèmes christiques que nous étudierons dans cet article.

Mots clés : péché, religion, grâce, solitude, Bernanos, Mauriac, Claudel:

1. Introduction

Le XXe siècle se présente comme une funeste succession de guerre, si bien que la guerre est peu à peu devenue la condition de l'homme contemporain. C'est au cours de ces années difficiles que s'affirmeront en Bernanos, Claudel et Mauriac, les écrivains croyants de cette époque, à travers la dure réalité de la guerre, leurs vocations d'écrivains et les thèmes essentiels qui les nourrissent. En effet, ils ont fait de l'inquiétude, de l'interrogation sur le mal, le péché et les exigences du salut, le centre de leurs réflexions et ont placé leurs personnages sous le regard de Dieu. C'est pourquoi, nous évoquerons les principaux thèmes communs des œuvres de ces grandes figures du XXe siècle qui ont préparé la phalange des lettres catholiques.

Dans les romans de Mauriac, Claudel et Bernanos, on peut retrouver des notations

* negar.farahnak@ymail.com

qui visent directement la spiritualité de cette époque-là. En d'autres termes, toute l'œuvre romanesque de ces auteurs rend transparente la mentalité religieuse implicite de leurs auteurs qui est d'essence catholique. Cette mentalité agit comme un modèle abstrait sous-jacent qui contient des éléments touchant à certains problèmes religieux essentiels : la grâce, le péché, la solitude et leur rapport avec la mission sacerdotale.

Dans ce travail, nous essayerons de comparer les thèmes christiques qui existent chez ces écrivains afin de montrer leurs façons de concevoir le monde. Un thème est une entité abstraite, pas encore incarnée dans un personnage, mais qui délimite les attitudes fondamentales et les situations récupérées par l'ouvrage littéraire. Notre recherche est ainsi basée sur la méthodologie thématique, au sens classique du terme, c'est-à-dire l'analyse des thèmes consciemment et volontairement développés par les écrivains car le répertoire des thèmes auprès d'un poète ou bien l'inventaire thématique, est un matériel important, par lequel un auteur diffère des autres et grâce auquel, il est possible de déduire la structure individuelle de son œuvre et la visée globale d'un ouvrage littéraire donné.

Notre étude se portera sur le *Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos, *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel et *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac et la question qui nous préoccupe plus principalement tout au long de cet article consistera à voir comment ces écrivains réussissent à faire renaître la chrétienté dans le monde du XXe siècle qui a perdu ses bases religieuses.

1. Le Péché

Malgré quelques thèmes qui sont propres à chacun de ces écrivains comme la prière chez Bernanos, la féminité chez Claudel et le bonheur impossible chez Mauriac, il y a aussi quelques thèmes qui sont communs à ces trois écrivains. L'un de ces thèmes c'est le péché et on assiste à sa présence permanente chez Bernanos, Claudel et Mauriac.

Le péché est évidemment l'intention de l'homme de violer les lois divines, les interdits, et désobéir au créateur. Mauriac le considère comme une « *défaillance de l'amour* » (Mauriac, 1935, 15). Il le tient pour une erreur facile à être pardonnée. Celui qui commet un péché est pareil à un cœur qui s'égaré. En fait, nous trouvons au cœur des romans de Mauriac, une théologie du Péché.

Dans *Thérèse Desqueyroux*, l'auteur nous montre bien comment un être peut glisser de la pureté de l'enfance au crime. Les héros de Mauriac qui représentent radicalement la misère humaine, ne sont pourtant pas abandonnés, ils sont comme lui conscients de leur misère, ce sont des créatures égarées entre la grâce et le péché.

Au début du roman, on peut constater que l'auteur lui-même se rend compte de la différence qui existe entre Thérèse et son entourage. Il le confie au lecteur de la façon suivante : « *Beaucoup s'étonnent que j'aie pu imaginer une créature plus odieuse encore que tous mes autres héros* » (Mauriac, 1956, 25).

Dans l'univers chrétien de Mauriac, l'homme continue d'être misérable mais ne reste pas sans aide. Par la rédemption, l'espoir de libération lui est possible. La fatalité de l'amour humain peut le faire aspirer à l'amour divin. Ainsi, son malheur n'engendre-t-il pas de terreur, mais seulement la pitié.

Mauriac cherche à savoir comment la grâce arrive à triompher du péché. Il montre le péché comme le plus puissant et la grâce comme la plus agissante sur les êtres humains. Il souligne également que « *homme aussi misérable qu'il soit, peut commencer l'apprentissage de la sainteté* » (Eterestein, 1998, 143).

À ses yeux, le péché peut être commis par tout être humain, y compris les savants et les hommes de lettres. En revanche, la grâce pourrait être octroyée à tous les pécheurs. Mauriac estime que l'âme accomplit le péché seulement lorsqu'il méconnaît sa véritable nature. Ce qui est important c'est que les pécheurs des œuvres de Mauriac ne sont pas sous l'influence de leur orgueil. Thérèse accepte enfin d'être rejetée, de disparaître : «*Laissez-moi, disparaître, Bernard* » (Mauriac, 1956, 124)

Donc, le mal existe, mais il peut être vaincu dans l'individu, non par l'ignorance ou par l'optimisme candide auquel cèdent trop de chrétiens ou de laïques, mais par la lucidité et la volonté, qui préparent les voies de la grâce.

Quant à Bernanos, il considère aussi le mal comme une énergie positive émanant du cœur humain, destructeur de l'homme qui l'amène à la haine et au désespoir. Bernanos croit au péché originel et ne pense donc pas que l'homme est né bon. Pour lui, l'homme est enraciné dans un pays, une époque, une tradition, mais il est surtout redevable à un Dieu qui a pris forme humaine en s'incarnant dans la personne du Christ.

Ses romans s'organisent autour d'images dominantes comme le cancer, la boue, la nuit et la mort qui sont tous des métaphores du péché. Selon Bernanos, la condition de l'homme est le mal et en tout cas le péché. Puisque depuis la chute originelle, l'homme a perdu la pureté, la lumière et la transparence, il ne voit plus clair, il ne vit que dans la nuit et dans l'ambiguïté de reflets plus ou moins déformants.

Aussi, tout au long du *Journal*, nous remarquons la présence du péché et de Satan, qui cachent aux hommes la réalité de Dieu. L'homme qui accepte le péché, renonce à sa liberté et détruit la société en la dirigeant vers le vide et le néant. Bernanos s'accroche surtout aux images, pour faire refléter cet envahissement du royaume de Satan et cet obscurcissement de la lumière divine dans le monde moderne.

Les images évoquant le mal et le péché sont assez nombreuses dans l'univers imaginaire de Bernanos. Pour ne donner qu'un exemple, il évoque, par l'image de l'automne, l'ennui car c'est la saison qui illustre parfaitement la décomposition du monde et la présence du péché. Il semble donc que Bernanos se sert de telles images pour traduire le péché et l'obscurcissement du monde sous l'effet des forces sataniques.

De même, la présence du mal et du péché fait qu'on ne reçoive de la réalité que le reflet d'une lumière troublée, illusoire ou trompeuse. Dans *le Journal d'un curé de campagne*, les habitants du village ont tous tourné le dos à la vie surnaturelle. Ils se sont livrés au péché, à l'ennui et à la monotonie. Ils ont oublié l'amour, la foi, l'espérance et en un mot Dieu.

En ce qui concerne Paul Claudel, on assiste aussi à la présence du mal qui provoque le péché. Pour Claudel, le mal n'est pas seulement une injustice qu'on peut soigner, un fondement psychologique auquel il faut se résigner, mais une force vive profondément ancrée en nous et qui a partie liée avec Dieu.

«*Renonce au mal et le mal renoncera à toi, car le mal s'empresse vers ceux qui font le mal.* » (Claudel, 2000, 248) ; C'est ce que déclare Violaine face à sa sœur traître quand, à la fin du roman, elle lui demande pardon.

Pour Claudel, tout au contraire de Bernanos, la source du mal ne se trouve pas dans le péché originel, qui "*n'explique pas cette infestation générale de la nature*" (*Ibid.*, 198) mais doit être recherchée auprès de la sécession des mauvais anges, auprès de "*quelque chose en passant, qui fait semblant de se passer de Lui [Dieu], un reflet infernal d'un certain dégoût de soi-même*" (*Ibid.*, 58).

La conception du mal chez Paul Claudel peut faire frémir par la complicité que Dieu semble entretenir avec la face noire de nos existences. D'après lui, loin d'en être

dissocié, d'être lavé de tout soupçon de participation à la détresse, au malheur, Dieu a partie liée avec le mal et loge au cœur de la souffrance. C'est ce que déclare le père de Violaine au moment de partir au pèlerinage pour Jérusalem : « *Dieu a fait l'homme et le péché l'a contrefait* » (*Ibid.*, 39).

En réalité, dès les origines, le mal détourné de sa fonction initiale, qui est de détacher la création de son créateur, devient entre les mains de Dieu le moyen le plus puissant pour se concilier l'homme. Ainsi, les jeux sont faits : Dieu met le mal au service de son amour dès le premier acte de création : "*Dieu a allumé dans les ténèbres en se servant d'elles-mêmes, quelque chose qui leur interdit le repos, qui les travaille, qui mord sur elles*" (Claudel, 1986, 84).

Selon Claudel, il fait donc bon de pécher, il est bon d'avoir sa part de détresse impossible à partager, où l'on goûte la saveur unique de son néant, car elle est comme le pouvoir qu'un débiteur tient sur son créateur prêt à toutes sortes d'accommodation pour retrouver son bien.

Aussi, on peut signaler que malgré l'existence d'un thème apparemment identique chez ces écrivains, il y a quelques dissemblances dans la manière dont ils le présentent. Par exemple chez Bernanos le péché se manifeste à travers les images ou bien par des métaphores qui sont des symboles du péché tandis que chez Mauriac et Claudel, on ne voit pas de symboles et les personnages ont conscience de leurs fautes et c'est le cas de Thérèse et Violaine par exemple.

Bernanos ne pensait pas que l'homme fût né bon. Par contre Mauriac pensait que l'être humain quand il vient au monde est innocent mais par quelque violation des lois divines il devient pécheur, toutefois il a la possibilité d'obtenir la grâce en allant vers Dieu. Chez Claudel, on est devant une autre interprétation de mal. Il contredit l'idée de Bernanos et croyait que la source du mal ne se trouve pas dans le péché originel. Selon lui, que Dieu a partie liée avec le mal et l'être humain ne peut atteindre Dieu qu'en dépassant ses péchés.

D'ailleurs, en comparaison avec Bernanos, Mauriac et Claudel sont moins pessimistes et plus humanistes. Ils ne sont pas si méfiants envers la nature humaine. En effet, Mauriac veut critiquer tout ce qui fait perdre l'amour. Le péché dont parle Mauriac et Claudel est passif, involontaire ; tandis que Bernanos considère le mal comme une force positive du cœur humain qui aboutit à la destruction du moi, à la haine et au désespoir et la seule solution en est le pouvoir surnaturel de Dieu.

2. La solitude

Dans le *Journal d'un curé de campagne*, on peut dégager la solitude comme une base de la foi religieuse du curé d'Ambricourt. *Le Journal* nous fait constater la mort du curé d'Ambricourt qui s'est déroulée dans une grande scène solitaire et pathétique. On observe qu'il meurt seul. Dès le début, le roman nous révèle la solitude du prêtre narrateur dans toutes les pages. On le voit seul dans sa paroisse qui garde toujours le secret de son silence dans son cœur.

Pour le curé d'Ambricourt, le Journal, c'est son frère intime et à cause de sa solitude, il continue de rédiger les événements de sa vie et de sa paroisse au jour le jour. Par ailleurs, cette solitude l'aide à être un bon frère pour ses paroissiens.

Le petit curé de campagne préserve sa solitude comme une fonction nécessaire à sa vocation spirituelle. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit seul, de cette solitude que connaissent ceux qui ont choisi d'échapper à l'uniformité des conventions. Il s'affronte, dans la solitude, à l'incompréhension de ceux qui l'entourent. Ensuite, on l'aperçoit qui

connaît la nuit de son âme et va dans son isolement jusqu'à penser que Dieu même s'est éloigné de lui.

Dans *Thérèse Desqueyroux* de Mauriac, on remarque également la prédominance de ce thème. Dans dix des treize chapitres du roman, Thérèse est presque continuellement, seule : seule pendant la durée de son voyage de Nizan à Argelouse (chapitre 2 à 9), seule pendant sa séquestration (chapitre 10 à 11). « *Cette femme condamnée à la solitude éternelle* » (*Ibid.*, 29) qui n'a jamais personne auprès d'elle à qui parler, ou qui veuille l'écouter et qui prête à peine attention à ce qu'on dit, est rejetée à ses rêves, à ses songes. Dans sa presque totalité, le roman est un long soliloque.

Thérèse ne connaît que la solitude des êtres humains dans un monde sans amour, sans Dieu. Mais après le mariage, elle entre dans une famille catholique où tout le monde accomplit son devoir. Mais là, non plus, elle ne parvient pas à nouer des liens d'amitiés avec les membres de la famille de Bernard. Seule Anne, sa belle-sœur lui semble proche.

La solitude de Thérèse ressemble à un enfer, mais elle préfère cet enfer au paradis où elle doit supporter les personnes qu'elle déteste. Elle ne peut subir le bonheur d'un autre couple. Elle est toujours témoin de la joie d'Anne, sa belle-sœur, ce qui lui manque. Elle espère être simple comme Bernard, une caractéristique dont elle a besoin. Elle ne parle presque à personne.

Ainsi, le thème de la solitude ou plutôt de l'isolement est-il toujours présent dans le roman. L'auteur lui-même souhaite au début de l'œuvre que son personnage ne reste pas seul dans l'itinéraire de la vie : « *Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule* » (*Ibid.*, 6).

On assiste aussi à la présence du même thème chez Claudel, dans *L'annonce faite à Marie*, Violaine est obligée d'être seule à cause de sa maladie, de lèpre, mais cette solitude la dirige vers la sanctification. En réalité, par le baiser qu'elle accorde au lépreux, elle accepte de prendre sur elle son infamie à lui et devient seule pour toujours. Sa vie devient alors un calvaire, à l'imitation de celle de Jésus-Christ. Mais elle accepte la souffrance physique et morale qui lui est infligée. Elle renonce à son amour et choisit le silence et la grâce éternelle au lieu de lutter contre son destin terrestre.

En fait, on doit remarquer qu'il y a des points communs entre Mauriac, Claudel et Bernanos en ce qui concerne le thème de la solitude. Ils projettent leurs propres solitudes, dues au manque d'amis, à l'étroitesse du public et à leurs persévérances dans le non engagement politique, dans les personnages littéraires du curé de campagne, de Violaine et de Thérèse Desqueyroux. La solitude de ceux-ci peut être perçue par les personnes qui les entourent, mais elle est très bien reflétée aussi par elles-mêmes. Leur solitude est souvent liée à la lassitude, au désespoir, elle est causée par leur personnalité singulière et par le non partage voulu. L'autre point commun entre ces écrivains, concernant ce thème c'est qu'ils préservent leurs solitudes comme une fonction nécessaire envers leur vocation spirituelle. Ainsi, on peut dire qu'il n'y a pas de grande différence dans leurs manières de traiter ce thème et qu'ils ont tous les trois la même conception de la solitude.

3. La Grâce

Mauriac incline au mysticisme, qui voit avant tout dans la vie religieuse une ouverture de l'âme à la grâce. Or, il regarde le péché comme une défaillance de l'amour et pense que le péché est, non pas toujours, mais souvent, le fait d'un cœur qui se trompe.

On voit la manifestation de cette grâce chez Thérèse. L'acte de Thérèse fait partie d'une nature pécheresse qui a besoin d'être pénétrée et compensée par la grâce. Mais pour arriver à cette grâce, il faut se dépasser pour trouver Dieu. Et on ne peut y arriver que par le canal de la renonciation totale de cette nature pécheresse. Autrement dit, la négation des désirs et des passions et la soumission à Dieu sont les seules voies visibles de la grâce chez les personnages mauriaciens.

La grâce est considérée par Mauriac comme un recours contre la solitude et la fatalité toutefois. Le doute et le désespoir nés de la solitude cèdent la place à la grâce. La fatalité pèse sur les être mauriaciens. Mais l'auteur estime que l'homme peut accéder à l'infini malgré ses vices et ses égarements. La négation des désirs et des passions ainsi que la soumission à Dieu l'aideront à atteindre la grâce.

Par la parole et par l'attitude, Bernanos est devenu le constant témoin de la grâce. C'est dans le monde qu'il voit la grâce de Dieu : pour découvrir que le monde, avec toute sa haine et tout son aveuglement, « *est perdu dans l'immense pitié de Dieu comme un petit caillou dans la mer* » (Bernanos, 1977, 84) il faut d'abord avoir pris conscience de l'abîme où ce monde s'est perdu en face de la grâce qui se lève pour l'éclairer. Dans *le Curé de campagne* la chose est si évidente qu'elle saute aux yeux de tout lecteur. La tâche à laquelle l'écrivain consacre tout son art, c'est de mettre en lumière les préjugés des hommes contre la vérité de l'amour divin et les objections qu'ils opposent à cette vérité, c'est de rendre toute situation transparente au regard et à l'appel de la grâce.

Il faut noter au passage que dans le *Journal* la grâce apparaît au dernier moment de l'agonie du curé d'Ambricourt. Il reçoit à l'instant suprême la grâce de connaître que Dieu l'aime. Ses derniers mots sont un témoignage unique concernant sa vie mystique : « *Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais si tout orgueil était mort en nous, La grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrant de Jésus-Christ* » (*Ibid.*, 32).

Quant à Paul Claudel, son Dieu est bien sûr un Dieu catholique, c'est-à-dire trinitaire : Dieu Père, Fils et Saint Esprit. Si la personne du Christ reste mystérieuse pour Claudel, son rôle en revanche est plus clairement établi : être une manifestation suprême de l'amour de Dieu envers les hommes, la marque de son intervention dans leur histoire. C'est ce qu'on voit dans *L'annonce faite à Marie* quand Violaine devenue retraitée face à l'hésitation de sa sœur Mara affirme : « *Une foi qui ne doute pas est une foi morte* » (Claudel, 2000, 84). A vrai dire, Claudel fait de Violaine une sainte qui ressuscite un enfant, mais Mara est également touchée par le surnaturel car, grâce à sa foi enragée, elle croit que Dieu peut lui faire du bien, et le destin des deux sœurs se trouve inextricablement lié. Toutes les deux sont touchées par la grâce divine. Aussi l'auteur pouvait-il résumer la pièce qui l'a occupé pendant plus de cinquante ans comme "*la représentation de toutes les passions humaines rattachées au plan catholique*" (*Ibid.*, 66).

Pour Claudel, la religion est comme un chemin lucide pour l'épanouissement culturel de l'homme. Elle ouvre à l'art deux voies prodigieusement neuves et fécondes. La première est celle de l'alliance scellée entre la passion créatrice et le désir de Dieu. La seconde c'est que cette alliance revient à faire du désir passionné de Dieu l'objet même de l'art.

On peut ainsi affirmer que la conception de la grâce chez Bernanos, Claudel et Mauriac se ressemble. Pour ces romanciers, la grâce est considérée comme un recours contre la solitude et la fatalité. Ils représentent des personnages déchirés à qui manque la grâce divine leur manque. C'est ce qu'on voit chez Thérèse, Violaine et le jeune curé

de campagne qui souffrent de l'insuffisance de leur foi et leur incapacité à saisir la vérité divine.

Mais ce qui différencie le curé et Violaine de Thérèse en ce qui concerne la grâce, c'est que le curé d'Ambricourt et Violaine ont un don surnaturel à lire dans les âmes. Ils savent ce qui se passe au cœur de leurs entourages. L'autre différence c'est que les personnages bernanosiens ainsi que ceux de Claudel reçoivent à la fin cette grâce divine comme c'est le cas du curé d'Ambricourt, de Madame la comtesse ou de Violaine tandis que Thérèse Desqueyroux, malgré la liberté qu'elle obtient à la fin du roman ne semble pas obtenir la grâce divine et la tranquillité qui en résulte. On la voit qui erre sans aucun but ni destination. Mais ce manque de grâce va être récompensé dans *La fin de la nuit* où on la voit recevant la grâce recherchée depuis toutes ses années difficiles. En effet, Mauriac apporte dans cette suite de *Thérèse Desqueyroux*, une fin heureuse à son roman chrétien.

4. Conclusion

De ce qui précède, nous pouvons conclure que *le Journal d'un curé de campagne* de Georges Bernanos ainsi que *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel et *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac sont profondément enracinés dans la vie de leurs auteurs, particulièrement dans l'expérience amère de l'époque où débute la composition de l'œuvre. Ils ont été témoins des horreurs de leur temps et de l'angoisse de leurs contemporains, et par le choix des personnages, ils ont bien su poser les problèmes de l'homme moderne dans la civilisation actuelle ; ils se sont intéressés aussi à la lutte intérieure de l'homme, et ont examiné la situation de l'individu dans sa lutte pour le bien ou contre le mal.

Ayant étudié ces quelques thèmes, nous constatons que malgré des divergences qui existent dans la conception de ces trois écrivains catholiques face à ces notions religieuses, il y a aussi des ressemblances dans leurs façons de les traiter.

Tout d'abord, la solitude de leurs personnages est accompagnée de l'angoisse et l'incompréhension des autres. Puis leur solitude résulte du fait qu'ils sont enfermés ; Thérèse dans sa maison, Violaine chez les sœurs et le jeune curé dans sa paroisse. Le jeune curé d'Ambricourt et Violaine acceptent la présence de Dieu à tous les instants de leurs vies. Tandis que chez Thérèse Desqueyroux, on est devant son hésitation face à cette présence divine et si elle croit dans quelques scènes de ce livre à l'existence de Dieu, cette croyance ne l'effleure qu'avec quelques doutes.

La solitude de curé d'Ambricourt et de Violaine est en même temps positive et négative tandis que chez Thérèse, cette solitude est seulement négative. Le curé de campagne et Violaine sont obligés de rester seule. Personne ne les aime et ne veut les fréquenter. Ils font tous leurs efforts pour échapper à cette solitude épouvantable mais ils n'y parviennent pas. Alors que chez Thérèse, c'est elle-même qui a choisi d'être plongée dans la solitude. Elle l'avait choisie car elle ne pouvait pas penser et agir comme les autres et préfère être seule plutôt que fréquenter ceux qui ne la comprennent pas.

En ce qui concerne le thème du péché, ce qui distingue le pécheur de François Mauriac, c'est qu'il ne se leurre pas sur son péché, il sait qu'il a franchi la barrière séparant le bien du mal et qu'il a pénétré dans le monde des ténèbres. Mais, pour Bernanos et Claudel, le péché a un sens christique. Le péché et la mort n'ont de sens chrétien qu'entendu dans le mystère du Christ, là justement où la plus grande solitude et toute peur isole celui qui l'éprouve, devient la source de la plus profonde communauté.

Pour Bernanos et Claudel, l'existence n'a de signification que rapporté à ce mystère. Pour eux, le péché n'a d'autre sens que celui défini par Jésus-Christ. On sait que selon la pensée chrétienne, le Christ, pour le péché du genre humain s'est laissé crucifier. De même, le corps cancéreux du curé d'Ambricourt, plein de péché de son paroisse, et le corps lépreux de Violaine révèlent une réalité fondamentale dans ces roman où la souffrance est rédemptrice.

Enfin la grâce est considérée par ces trois écrivains catholiques, comme un recours contre tous les maux de la vie humaine. Dieu n'accorde sa grâce qu'à ceux dont il sait, par avance, qu'ils la mériteront. Et au-delà de l'enfer de la vie terrestre, de l'angoisse de ne pas être aimé, de la solitude du cœur, c'est vers ce point lumineux, c'est-à-dire l'amour de Dieu, que regardent les personnages de ces grands romanciers.

Bibliographie

- Balthasar, Hans URS Von, *Le chrétien Bernanos*, Paris, Seuil, 1956.
- Bernanos, Georges, *Journal d'un curé de campagne*, Paris, Plon, 1977.
- Bridel, Yves, *L'esprit d'enfance dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Paris, Minard, 1966.
- Claudel, Paul, *l'annonce faite à Marie*, Paris, Gallimard, 2000.
- Eterestein, Claude et al, *La littérature française de A à Z*, Paris, Hatier, 1998.
- Lesort, Paul-André, *Paul Claudel par lui-même*, Écrivains de toujours, Paris, 1963.
- Maucuer, Maurice, *Thérèse Desqueyroux*, Collection « Profil d'une œuvre », Paris, Hatier, 1970.
- Mauriac, François, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1962.
- __, *La fin de la nuit*, Paris, Grasset, 1935.
- __, *Le romancier et ses personnages*, Paris, Presse Pocket, 1990.
- __, *Thérèse Desqueyroux*, Paris, Grasset, 1956.